



Homélie de TRP Dom Philippe Dupont,
abbé émérite de Solesmes.

Samedi 5 avril 2025

Samedi de la 4^{ème} semaine de Carême 2025. (Notre-Dame du Chêne)

« Moi, j'étais comme un agneau qu'on emmène à l'abattoir »

Si la liturgie nous fait lire ce passage du prophète Jérémie dans les derniers jours du Carême, c'est bien parce que toute la tradition chrétienne a su reconnaître en la vie et les souffrances du prophète Jérémie une annonce de la Passion du Sauveur.

A

À une époque troublée de l'histoire d'Israël, devant la violence de ses contradicteurs, Jérémie s'est lui-même comparé à un pauvre agneau sans défense conduit à l'abattoir sous les coups des bourreaux. Totalement candide, sans être pour autant naïf, il ignorait le complot ourdi contre lui et la hargne de ses ennemis qui s'acharnaient à le retrancher de la terre en souhaitant que son nom soit oublié de l'histoire, tout cela parce qu'il se faisait le porte-parole et l'écho de Dieu, qui appelait son peuple à la conversion, en particulier par le rejet des idoles. Abattu, Jérémie a vie surmonté les moments de découragement ; il s'est parfois plaint à Dieu de l'accablement de sa situation, mais, s'en remettant également à lui, il a poursuivi généreusement sa mission de prophète, prophète de malheur peut-être, mais surtout prophète d'espérance pour la résurrection de son peuple et le retour d'exil.

B

L'Église, à la suite même des évangélistes, a donc reconnu en Jérémie un signe et une prédiction des souffrances et de la Passion du Seigneur, lui aussi conduit à la mort comme un agneau, au point que nous pouvons nous appuyer sur la vie de Jérémie pour raconter la vie et la mission du Christ ; Jésus, lui non plus, n'a pas ouvert

la bouche lors de ses interrogatoires ; il est resté silencieux dans ses terribles épreuves, provoquant l'étonnement, l'incompréhension ou l'exaspération de ses juges, de Caïphe comme de Pilate et d'Hérode. Il avait remis sa cause entre les mains de son Père qui ne l'avait pas épargné, puisqu'il l'avait précisément envoyé parmi nous pour notre salut.

Le Seigneur est le chef et le modèle des martyrs de toutes les époques, à commencer par saint Étienne. Dans la bouche des ennemis du Christ, des Pharisiens en particulier, on croirait entendre la voix des contestataires, des émeutiers, des révolutionnaires de tout temps, qui crient haro sur le baudet, moqueurs et railleurs, allant jusqu'à accuser le petit peuple qui protège les justes de n'y rien comprendre : « Quant à cette foule, qui ne connaît rien de la Loi, ce sont des maudits ». Les condamnés, conduits au supplice pour leur foi, imitaient Jérémie et leur Seigneur : silencieux devant leurs condamnateurs et leurs bourreaux, ils mettaient toute leur confiance en Dieu et ont tenu bon, grâce à la force de leur foi, sachant que c'est précisément dans la faiblesse que l'on trouve la force authentique, celle qui vient de l'union à Dieu, comme l'a affirmé saint Paul : « J'accepte de grand cœur pour le Christ les faiblesses, les insultes, les contraintes, les persécutions et les situations angoissantes. Car, lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort ».

C

La servante de Dieu, l'impératrice Zita, a trouvé également sa force dans sa faiblesse ; elle n'est pas martyre au sens habituel du terme, mais toute sa vie, jusque dans ses lourdes épreuves, a été un témoin, ce qui est la traduction exacte du mot martyre ; elle a été un témoignage vivant de la soumission à la volonté divine ; nous pouvons lire en filigrane dans sa vie celle de son Seigneur ; acclamée au jour de son couronnement, comme de son mariage, à l'instar de Jésus au matin des Rameaux, elle a été rejetée de son trône et de sa patrie par ceux qui ne voulaient pas un gouvernement chrétien, qui refusaient le règne de Dieu en ce monde.

Certes, elle n'ignorait pas le complot ourdi contre l'empereur, mais elle n'en connaissait certainement pas toute l'ampleur ni la violence haineuse. « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? », répondait ironiquement Nathanaël à son ami Philippe ; « jamais aucun prophète ne surgit de Galilée », répliquaient les pharisiens à Nicodème ; « peut-on attendre quelque chose de bon de la maison impériale et royale ? » pensaient certainement les ennemis de la famille régnante en Autriche, s'acharnant à la forcer à la renonciation et à l'exil et souhaitant retrancher son nom de la terre.

La servante de Dieu était identifiée au Seigneur souffrant ; tel un agneau conduit à l'abattoir, elle est restée silencieuse dans ses épreuves, totalement soumise

et abandonnée à la volonté de Dieu, même lorsqu'elle a pensé que cette volonté comprenait la restauration de la royauté hongroise.

Certainement puisait-elle dans la messe quotidienne et la communion eucharistique, qui l'unissait au sacrifice du Christ, les forces pour soutenir les aléas de l'incertitude des temps. Comme Jérémie, elle disait à Dieu : « C'est à toi que j'ai remis ma cause ». Elle a également su excuser et pardonner, alors qu'elle-même ne cherchait jamais que le bien de ses peuples, s'oubliant totalement.

Son humilité et sa foi en Dieu ont triomphé en elle, durant de si longues années, et lui ont permis d'élever ses enfants dans une authentique conduite chrétienne, fondée sur la charité, mais aussi sur l'espérance. Grâce à cette espérance, issue de sa foi robuste, elle savait que ses souffrances ne seraient jamais inutiles pour son peuple, puisqu'elles étaient unies à la Passion de son Seigneur, complétant en son corps ce qui manque aux épreuves du Christ pour l'Église, ainsi que le dit mystérieusement saint Paul (cf. Col. 1, 24) ; en effet, Dieu sait, en sa miséricorde infinie, tenir compte des tribulations et des souffrances humaines pour déverser un supplément de grâces sur le monde.

Cette espérance qui a toujours conforté et fortifié la servante de Dieu est pour nous un merveilleux exemple en cette année jubilaire pour laquelle le Saint-Père nous demande de « marcher dans l'espérance ».